

La tête sans les jambes

RUBEN GONZALEZ GALLEGO

Blanc sur noir

Actes Sud/Solin 2003 206 p 18 €

Ce livre est parmi les plus admirables et les plus terrifiants parus ces dernières années. Ruben Gonzalez Gallego, petit-fils d'un dirigeant communiste espagnol, grâce à l'intervention de son aïeul, est né dans la clinique du Kremlin réservée habituellement aux enfants des dignitaires soviétiques. Son jumeau est mort à la naissance, Ruben est atteint d'une paralysie cérébrale. Handicapé, il est placé dans différents hospices et autres institutions spécialisées. Son autobiographie raconte sa vie d'enfant malade dans un régime particulièrement inhumain. Ruben Gonzalez Gallego nous offre trois livres en un, d'une profondeur et d'une humanité rarement égalées dont le lecteur ne sort pas indemne. Ces trois récits imbriqués portent sur l'enfance, la maladie et le système soviétique.

L'enfance, d'abord, avec ses rêves, au milieu du cauchemar, laisse comme un goût amer. Dans son mouiroir, il espère que son grand-père qui, selon lui, est aussi connu que l'espion Sorge ou Striliz – le héros de la série télévisée la plus populaire en URSS dans les années 1970 – viendra au sanatorium ; il ne viendra jamais et Ruben restera anonyme. Deuxième rêve dans ce théâtre d'ombres : l'Amérique. Dans un texte d'une page, il décrit ce que représente l'Amérique en URSS dans les années 60, selon les canons de la propagande, un pays où les enfants handicapés sont euthanasiés. Le rêve de Ruben est justement de partir en Amérique. Par un jeu de contrastes qu'il utilise à merveille, il décrit son voyage à Berkeley : « I go », est pour lui une expression anglaise qui devient

Une autobiographie terrible et magnifique dont le lecteur ne sortira pas indemne.

intraduisible en russe, car synonyme de liberté.

La maladie est inscrite dans chacune des lignes du récit, notamment par la description des bagarres entre handicapés. Son récit frôle l'insoutenable lorsqu'il décrit une lutte sans merci entre un enfant né sans bras et un autre, unijambiste, pour conclure qu'après cet affrontement pugilistique, ils sont devenus bons amis, selon la règle tacite des enfants des hospices. Son texte « Le débile » exprime aussi son sentiment vis-à-vis de lui-même et de sa maladie : « Je suis un débile, ce n'est pas un qualificatif offensant, c'est un constat de fait. » Il existe des débilés qui peuvent vivre en société, leur débilité ne se voit pas. Les autres, mêmes intelligents, sont condamnés à être exclus : « Les jambes voilà qui importe, les mathématiques à côté, c'est rien que des blâmes, un passe-temps. »

Enfin, ce livre est aussi le récit de cette enfance en Union soviétique. Là encore, dans un texte bref d'une page, il donne toute la force de son récit. Les instructions officielles interdisaient aux jeunes gens de porter le cheveu plus long que l'oreille pour ne pas être atteint par l'influence capitaliste et Ruben de conclure : « Je me fous de ces histoires de cheveux on me rase toujours la tête à zéro. »

Ce livre, si terrible soit-il, s'ouvre sur un remerciement plein d'espoir à sa mère et traductrice, espoir qui atteint une forme paroxysmique dans son éloge de la couleur noire, opposée au blanc de l'hôpital, le noir c'est la liberté de son fauteuil électrique... Il est rare de lire des livres aussi magnifiques.

SYLVAIN BOULOUQUE